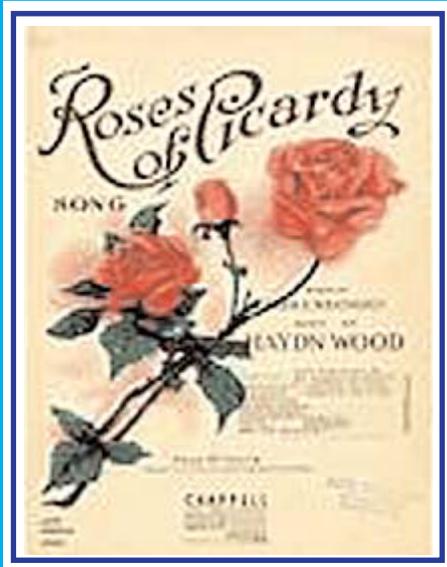


# LE CALEPIN BLEU

N°71

1<sup>er</sup> FÉVRIER 2024



Cette chanson  
qui ne me quitte pas

## n°71 - Cette chanson qui ne me quitte pas

<b>Jacqueline PAUT</b> Gondolier	3
<b>Richard QUESNEAU</b> Un crépuscule à Bab El Oued	5
<b>Pierre ROSSET</b> La mémoire (une vie en chansons)	8
<b>Sylvie VAN PRAËT</b> Mon parc d'hiver	13
<b>Roger WALLET</b> Trois chansons, presque la même	16
<b>Méline L.</b> L'homme à la moto	21
<b>Hervé GOUZERH</b> Fermer les yeux	24
<b>Richard QUESNEAU</b> Envoyée spéciale	26
<b>Françoise DANIEL</b> Besoin de personne	34
<b>Christelle MATHIEU</b> Victoire	37
<b>Florence KRAMER</b> Keren et moi	43
<b>David BOWGOSSE</b> Rock movie	47
<b>Régine PAQUET</b> Cette chanson...	51

Jacqueline PAUT

« Gondolier »



*gondolier, t'en souviens-tu*

*les pieds nus sur ta gondole*

*tu chantais la barcarolle*

*tu chantais pour lui et moi*

une éponge, une véritable éponge. Mon cœur absorbait la beauté de cette chanson comme une éponge absorbe les chants de la mer. Dalida nous offrait ses vingt ans lumineux, et son regard enjôlait les messieurs.

L'orchestre s'était tu sur le 45 tours et sur mes illusions. Seule dans ma chambre, je rêvais comme toujours.

Venise étendait ses canaux dans le noir. Gondolier, t'en souviens-tu ? Le glissement de la gondole et le silence de la ville, des images, un dessin, des notes légères.

J'avais envie de chanter cette musique douce, un bonbon qu'on écrase dans la bouche, un chamallow qu'on mâche lentement à quinze ou seize ans.

Mais les mots ne venaient pas. Ils se promenaient dans la tête sur des sentiers imaginaires, sur des engins volants, sur les étoiles filantes.

Gondolier, t'en souviens-tu, Les pieds nus sur ta gondole.

Je fermais les yeux, pieds nus par-dessus ma petite vie où la victoire sur les déceptions n'avait d'égale que la victoire sur mes passions intérieures.

Des cris soudain, des pas pressés sur le trottoir, sûrement un trouble-fête.

Le quartier était tranquille la plupart du temps. J'ouvris le balcon, ne vis plus personne, qu'un chat à moitié sauvage qui feulait à la lune.

Et puis ton ombre qui partait au loin.

Si loin de mon âme déçue, de l'amour que je croyais éternel

Si près de Venise et des masques argentés,

que je parlais en voyage, dans une sieste presque italienne,

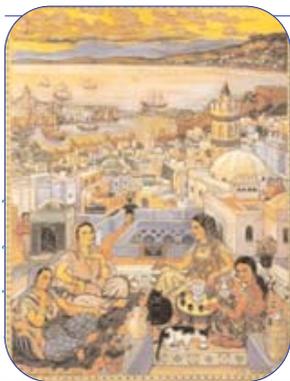
et restais là, comme l'argile d'une statue qui tremblait encore sous les émotions et les caresses de la main du sculpteur...

*la, la, la, la, la.....*



Richard QUESNEAU

« Un crépuscule  
à Bab El Oued »



La Méditerranée, pacifique ce soir, bruisse lentement sur la plage Nelson. Mouettes et goélands ne cessent de se disputer.

Le soleil se glisse, en grande cérémonie silencieuse, dans le lit de l'horizon, une traîne d'ambre aux reflets écarlates derrière lui. À l'aplomb des terrasses dont l'ocre hésite entre vert et pastel, le ciel vire au mauve.

La ville écrasée auparavant par la chaleur, s'apprête pour vêtir une soirée plus fraîche.

Ses façades et ses arcades blanches commencent à allonger leurs ombres. Sur les fils électriques et les encorbellements de thuyas les pigeons deviennent craintifs; les chats malingres sortent de leur sommeil. Au labyrinthe de la casbah, les cascades de ruelles et d'escaliers de l'ancienne citadelle, s'animent. Pour qu'ils repassent leurs souvenirs, on installe les anciens sous un porche, les enfants s'éparpillent sur les pavés. On dételle les ânes pour les charger de marchandises. L'appel à la prière du Maghrib a retenti depuis une demi-heure. Un brouhaha s'élève au-dessus du quartier BEO, au pied de la médina qui sort de sa léthargie.

Les épiciers ont levé le rideau de fer de leur boutique. Au marché des Trois Horloges, on étale un cocktail en couleur de fruits et de légumes du Sahara, des grandes grappes vaporeuses de dattes en pyramides luisantes, des piles de zelabias. Des femmes voilées se hâtent, à petits pas, leurs haïks immaculés frôlant les murs. À bout de bras elles apportent un plateau de rouillettes, et de mounas à cuire chez le boulanger.

Dans les bars et en terrasse on sert déjà anisette et kémie, dans les cafés maures le qahwa.

Rue Livingstone, au cinéma Le Lynx la séance de la matinée se termine. À deux pas de là, numéro 2, rue de la Bretonnière, une jeune femme anxieuse, dont le ventre tendu annonce l'arrivée imminente d'un gros bébé, suit les encouragements de la sage-femme qui veille auprès d'elle. À l'école, elle jouait à la corde et à la marelle en spirale.

Ses sœurs aînées lui transmettaient leurs robes à fleurs quand elles devenaient trop petites. Avec leur mère, née à Malte, elles se promenaient souvent sur le boulevard du Front de Mer. Adolescente elle a bien ri de l'une d'entre elles posant, très fière, pour une photo, sur la Vespa de son béguin du moment.



Plus tard, elle fit partie de la cohorte de secrétaires qui travaillaient à l'Amirauté.

Après une enfance et une jeunesse ensoleillées, elle a accepté de s'unir avec l'homme qui lui tiendra la main, pour quelques dizaines d'années et quatre autres enfants à venir.



Lui, la trentaine, lunettes rondes en écaille, penché sur elle, lui glisse quelques mots pour la rassurer... pour se rassurer.

C'est un européen, débarqué à Alger après la guerre, à la recherche d'un



travail; qu'il a trouvé à l'usine de tabac et de cigarettes JOB, rue Cavalier de La Salle. Il y encadre la production des cahiers de papier "hygiénique" et leur publicité car, bien que chimiste, il a aussi un talent certain pour le dessin. Jeune, la poliomyélite l'a rendu boiteux. Ce qui ne l'a pas empêché d'avoir un rendez-vous (par hasard?) au jardin Marengo avec cette brunette algéroise au visage fin, aux yeux bruns un peu rêveurs. Ils se sont installés cité de Picardie, rue du Cardinal Verdier; de leur balcon de fer ils voient la mer et les palmiers de l'Hôpital Maillot.

Dans sa tête, avec la voix de Zappy Max, accompagné par l'orchestre de Jacques Hélian, revient sans doute le refrain de cette chanson qui ne me quittera pas (qui ne pourra pas me quitter):

*"... Ouvre la porte, Richard*

*Qu'est-ce que t'attends pour te réveiller ?*

*Ouvre la porte, Richard*

*Ouvre la porte, par pitié*

*Ouvre la porte, Richard..."*



Près de "La Porte de la Rivière", à 18h05, ce lundi 22 août 1949, je pousse mon premier cri. Cette ritournelle, la source de mon prénom, ne cessera jamais de me hanter tout en me ravissant.

D'autant qu'un baptême à l'église Saint-Joseph va m'y attacher définitivement.



Pierre ROSSET

« La mémoire »  
Une vie en chansons



...Un catalogue d'habitudes

Un grand magasin d'accessoires

Pour dérider la solitude

La mémoire...

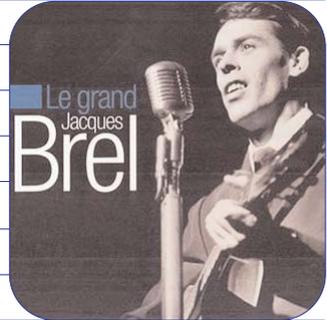
Jean-Marie Vivier

Ma mémoire saura-t-elle répondre à la thématique de ce mois de février? Elle qui ne me quitte jamais, enfin pas souvent, ou quelquefois. Surtout quand je me refuse obstinément à faire les choses que je n'aime pas. Alors là elle est efficiente et complice, elle oublie... Février! Voyons, février n'est-ce pas le mois consacré à Neptune parce qu'il pleuvait beaucoup à Rome à cette période-là! Au moment où j'écris cet article je pourrais être dans cette ville italienne... Il pleut en effet beaucoup sur ma terrasse et la gouttière déborde, arrosant le mur blanc de ma voisine.

Février! Le mois cette année 2024 de la Chandeleur et du Mardi-Gras. Et aussi, comme d'habitude, de la Saint-Valentin. Février c'est surtout l'anniversaire de notre fils et de nos vacances (bien lointaines) au ski, avec enfants et amis. Et sans doute un week-end à la mer avec nos amis pâtisseries dans le Nord.

Voilà, pour mémoire, des événements importants pour moi concernant ce mois... Un détour, une manière de me débiter en ne répondant pas au thème de ce mois?... Pas vraiment, car pendant que j'écris ma mémoire travaille et ressort titres sur titres de chansons qui - à un moment ou à un autre - ne m'ont pas quitté. Des chansons de Tachan, Brassens, Ferré, Régiani, Piaf, Caussimon, Moustaki, Vivier, Barbara et de beaucoup d'autres. Elles se bousculent, s'enchevêtrent, se disputent. Chacune veut se faire reconnaître...

Être retenue, choyée, désirée, mise en lumière... Être la seule à ne pas me quitter et devenir enfin ma compagne déclarée de tous les jours. C'est un vrai charivari... J'en ai mal à la tête... et j'ai des papillons dans les yeux... C'est alors, au moment où épuisé je sature, que Brel s'impose avec ses chansons de 1955. Brel! Mon premier 33 tours avec pour titre *Grand Jacques*: face 1 "La haine/Grand Jacques/Il pleut (Les carreaux)/Le Diable (une chanson d'actualité !)/Il nous faut regarder/C'est comme ça", face 2 "Il peut pleuvoir/Le fou du roi/Sur la place/S'il te faut/La Bastille/Prière païenne". Un cadeau de Noël de ma mère alors que j'avais douze ans...



Elles ont longtemps tourné sur mon tourne-disque durant l'adolescence. Je les aimais toutes, sans préférence. Et à vrai dire, je les aime toujours. Avec le temps j'ai progressivement acheté tous ses 33 tours. Un jour mon épouse m'a offert, pour mon anniversaire, le coffret des CD de tous ses disques. Ils ont alors eux aussi tourné dans mon lecteur.

Brel! *L'homme de la Mancha*, sorti en 1968, son onzième album... Brel, son avion et *Les Marquises* sorti en 1977, son treizième et dernier album (très attendu, je l'avais alors acheté dès sa sortie). J'ai depuis longtemps tous ses albums, enregistrés sur un disque dur. Régulièrement je les écoute assis dans mon fauteuil, seul dans la solitude de mon grenier où j'ai installé depuis ma retraite mon bureau.

Brel encore, ressuscité le 27 décembre 2023 sur France 3 par l'émission musicale *Une journée avec Jacques Brel*<sup>1</sup>, en présence de France Brel, sa fille. Émission dans laquelle une vingtaine d'artistes le célèbrent. Sans lui, ils n'auraient pas existé. Une belle occasion d'entendre quelques-unes de ses chansons interprétées par ces artistes (beaucoup inconnus de moi jusqu'alors), en solo, en duo, en trio, en groupe... Au piano, à la guitare, au

violon, au violoncelle, à l'accordéon... De belles, émouvantes et agréables découvertes !

Jacques Brel, le Belge de Bruxelles (1929-1978) - émergeant de ma mémoire parmi une liste importante d'artistes, d'albums, de chansons de grands chanteurs, auteurs, compositeurs, interprètes - m'offrira finalement la chanson qui, sans le savoir, ne me quitte pas. Peut-on ne pas savoir la chanson avec laquelle l'on vit tous les jours?... Oui, parce qu'elle est toujours là, discrète parmi d'autres qui l'aident, l'accompagnent, lui donnent sens et vie... Comme *Avec le temps* (Léo Ferré) du Calepin Bleu numéro 52... *Perlimpinpin* de Barbara<sup>2</sup>. Ou *La Mémoire* de Jean-Marie Vivier : "... Un oiseau aux voiles trouées/Un cerf-volant portant l'enfance/Au cœur de la sérénité/La mémoire..."

De Brel plusieurs chansons reviennent et se dévoilent : *Le plat pays* (j'ai vécu huit ans à la frontière belge), *Le diable* ("... Il a tout vu le Diable, il a tout entendu..."), *Ne me quitte pas*... Chacune pour des raisons différentes. L'une pourtant émerge. Elle est là, maintenant en ritournelle éveillée, révélée par l'hommage à son auteur. Elle tourne en boucle dans ma tête... J'ai les paroles de cette chanson sur le bout de ma langue mais les mots ne viennent pas... Pris par l'émotion j'ai pendant un court instant eu un trou dans ma mémoire. Coopérative et attentionnée cette

dernière me les souffle : "On n'oublie rien de rien/On n'oublie rien du tout/On n'oublie rien de rien/On s'habitue, c'est tout..." Oui c'est elle, c'est bien elle. Elle est là. Elle a toujours été là. La chanson sortie en avril 1961<sup>3</sup> et "aussi vrai que la terre est ronde", On n'oublie rien !...



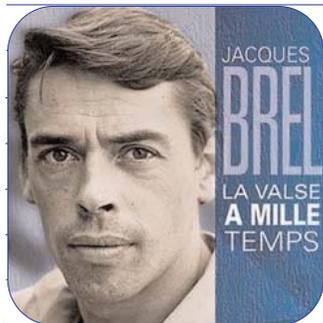
J'avais quatorze ans à cette époque et - dans les pas de mon père mécanicien - je préparais à Beauvais mon CAP d'ajusteur...

Ne pas oublier ! C'est la fonction première de la mémoire, d'une bonne

mémoire. L'enfance, l'adolescence, l'âge adulte... Les bons souvenirs (les mauvais seront oubliés), la famille, les amis... le travail. Stimulée ma mémoire réveille encore mille et mille agréables souvenirs. Ils sont là, présents dans mes oreilles et devant mes yeux comme dans un rêve éveillé...

— Un rêve, toute une vie de temps heureux!... A-t-elle été jusqu'à aujourd'hui heureuse? J'ose le penser. Et si je ne chantais pas comme une casserole je pourrais chanter, comme la Môme Piaf, que je ne regrette rien. L'évocation de cette perspective hasardeuse me fait sourire!...Le sourire, "c'est un peu le regard du cœur/Celui qui nous vient de l'enfance/Une arme faite de pudeur/Pour combattre l'indifférence..."<sup>41</sup>

— Dehors, il pleut toujours, malgré un pâle rayon de soleil. Les oiseaux depuis longtemps ne viennent plus. Alors ce matin, dans ma cuisine, assis sur mon vieux tabouret noir (Ikéa, Lille, septembre 1989) et buvant mon premier café je pense à l'arrivée du printemps, au retour des hirondelles... Et à la chanson de Brel, *Au printemps*<sup>5</sup>: "Au printemps au printemps/Et mon cœur et ton cœur/Sont repeints au vin blanc/Au printemps..." "Au printemps le temps de la belle saison pour occuper le temps, en valsant "une valse à mille temps/Une valse a mis l'temps/De patienter vingt ans/Pour que tu aies vingt ans/Et pour que j'aie vingt ans.../Lalala la lalala"<sup>6</sup>



— Un souvenir de l'année de mes vingt ans revient à ma mémoire... C'est vendredi, il est cinq heures, je suis sur mon Solex cheveux au vent, je vais à la gare de Beauvais prendre le train pour Méru, où je travaille à l'usine... Le chef de gare "patient" - une fois encore - m'attend et me voyant arriver me fait signe de me dépêcher... À peine dans le train, coups de sifflet et le train part dans un nuage de fumée... à toute vapeur... Pourquoi ce souvenir? Parce que c'était la dernière fois que j'étais ouvrier...

— Vingt ans! *Le bel âge*, pour Barbara : "Il avait presque vingt ans/Fallait, fallait voir/Sa gueule : c'était bouleversant..."

— Depuis mes douze ans la Chanson, je ne sais pas pourquoi, ne me quitte pas.

— Et "... Paris qui bat la mesure/Me murmure me murmure tout bas/Une valse à trois temps/Qui [m]'offre encore le temps..."

— Le temps de vivre...

1. Roussel, Gaëtan, dir., *Une journée avec Jacques Brel*, 27 décembre 2023, Fr 3.

2. Nous l'avions vue chanter à la Maison de la culture d'Amiens à la fin des années 1980.

3. Chanson extraite de *Marieke*, son 5<sup>e</sup> album. Un 33 tours, référencé B76.513R.

4. *Le sourire*, chanson de Jean-Marie Vivier.

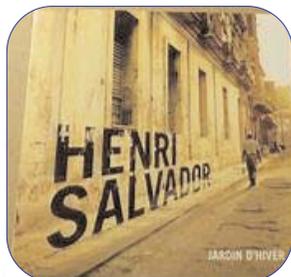
5. *Au printemps*, 1958, 33 tours, 25 cm.

6. *La valse à mille temps*, 1959, référencée également B76.513R.



Sylvie VAN PRAËT

« Mon parc d'hiver »



Impossible de me souvenir si tu chanta  
juste. Mais cette chanson-là, tu l'avais toujours  
au bord des lèvres l'œil humide et tu regardais  
dehors les passants muets et sourds.

Je n'ai pas tout de suite osé te demander d'où  
te venait cette passion pour une blquette qui te ressemblait si peu. Toi qui  
gueulais Brassens ou Ferré dans tes soirées de beuverie solitaire. Toi qui  
n'écoutais jamais la radio et qui regardais encore moins la télévision. Mais tu  
la fredonnais sans te lasser.

On s'était croisé dans un parc, un de ces hivers glacés où le nez coule, les  
yeux pleurent et les doigts gourds se blottissent au fond des poches. Tu  
sirotais une bière éventée sur un banc et je t'avais demandé du feu. Tu  
chantais doucement en regardant la mer. Je sais : ici il n'y a pas la mer mais  
dans tes yeux tout délavés c'était plus que la mer, c'étaient des rives sauvages  
couvertes de bruyères et des vents et des embruns, les cris des goélands et tu  
inventais tout ça avec ta voix et ta mélancolie. Les mots sortaient clairs et  
pointus de ton gosier de soiffard. Pas besoin de sous-titre.

*Je voudrais du soleil vert*

*Des dentelles et des théières*

*Des photos de bord de mer*

*Dans mon jardin d'hiver*

La première fois que tu as levé les yeux vers moi je crois que tu ne m'as pas  
vu. Tu m'as traversé comme on traverse l'océan pour aller ailleurs, plus loin,

plus seul. D'ailleurs ton feu ne fonctionnait pas. Je me suis agacé sur la roulette du briquet et puis j'ai renoncé. Je préférerais ta voix. J'ai jeté ma clope toute machonnée et je t'ai dit que tu pouvais encore chanter. Tu t'es levé et tu m'as demandé si je voulais bien t'offrir un verre. Tu trimbalais ton immense carcasse sur des flots agités alors je t'ai pris le bras pour que ça gîte un peu moins. En tanguant on a traversé la route et on a cherché un bistro pour toi, pour ta soif et pour moi, pour ma peine. En chemin tu m'as regardé "T'es pas bien vieux pour une cloche!" et puis tu as souri avec tes dents chancelantes et tu as fredonné

*Je voudrais de la lumière*

*Comme en Nouvelle-Angleterre*

*Je veux changer d'atmosphère*

*Dans mon jardin d'hiver*



Appuyé au comptoir plus un mot. Les verres les uns après les autres et plus tard le patron qui t'annonce la fin des hostilités avec une voix de tempête "On ferme!"

Tu as sorti des billets crasseux de ta poche et tu as payé tes verres et les miens. J'ai voulu te retenir "Attends c'est moi qui devais t'offrir un verre..." mais tu m'as asséné une énorme claque dans le dos. J'ai roulé près d'une table. Tout le monde s'est tu. Tu faisais peur à voir, les yeux rouges et le nez pareil, les poings serrés. Tu as enfilé ton paletot en oscillant d'une jambe sur l'autre mais ton énorme silhouette s'est affalée sur un tabouret. Le patron s'approchait alors tu as levé la main et tu as dit "Une petite dernière pour la route". Alors qu'il s'apprêtait à te verser une énième bière tu l'as arrêté en cognant du plat de la main sur le zinc et ça a claqué comme un éclair. Comme les larmes inondaient tes joues personne ne savait s'il devait se lever ou attendre que ça passe. Tu as reniflé et d'un coup ta voix de ténor a envahi le bar.

*Ta robe à fleur*

*Sous la pluie de novembre*

*Mes mains qui courent*

*Je n'en peux plus de t'attendre*

— Je t'ai retrouvé plusieurs fois sur le même banc. Je te reconnaissais, au coin de l'immeuble, à l'air que tu chantaï avant même de voir ton paletot et ta tignasse grise de marin échoué.

— Il a fallu des bières, des silences et des marées pour que j'ose te demander "Elle est partie depuis longtemps ?" Tu ne m'as jamais répondu que par ta chansonnette.

*Les années passent*

*Qu'il est loin l'âge tendre*

*Nul ne peut nous entendre*

— Aujourd'hui que tu as disparu du quartier, au milieu des cris des enfants dans le square - presque le même que celui des mouettes - sous la bruine des jours interminables - un crachin tu dirais - il me reste un banc ce banc usé par le sel et l'iode de tes rêves et une chanson que je n'arriverai jamais à pleurer comme toi.



Roger WALLET

« Trois chansons,  
presque la même »



Il y eut ce soir-là. Un message d'elle, il la sent inquiète, quelque chose lui serre la gorge. Il lui répond Je suis là. Laisse-moi te serrer dans mes bras, laisse-moi t'embrasser. La bouche, le front, les yeux, les épaules, les lèvres. Elle répond Tu es trop loin, à peine si je te distingue. Lui, Je ne peux pas être plus proche de toi que je ne le suis. Tu sens mes mains sur ton cou ? Tu les sens qui déboutonnent ton corsage ? Elles écartent les bretelles de ton soutien-gorge, tu les sens ? Sens-tu comme elles tremblent à faire glisser les petits bonnets noirs sans s'appesantir puis caresser lentement la peau fine de tes seins, le droit, le gauche, s'y attarder en les effleurant, sans peser plus que mon souffle ? Silence. Il attend deux minutes. Silence. Il poursuit Mes lèvres picorent ton ventre chaud, elles le becquettent et prennent leur temps comme si cela durait toute une vie. Elles goûtent la chaleur de ta peau d'ambre, elles y retrouvent le goût du soleil que tu aimes tant, le goût de l'eau où se meut ta jeunesse. Le bout de ma langue se hasarde sur ton corps qui frissonne. Est-ce que tu la sens qui glisse à peine sur ta peau pour l'appivoiser ? J'aime qu'elle soit craintive, farouche, ta peau, tu le sens ? — Et puis les mots avaient pris le temps de s'attarder sur les frémissements des lèvres sombres du bas, sur l'explosion rose nacré de la fente écumeuse et chaude, sur l'ogive du bouton là-haut tendu de brefs soubresauts, sur le jaillissement des nymphes qui sont un incendie. Il y eut tout cela cette nuit-là et les mots dirent la caresse savante de ses mains à elle pour ériger son sexe, et l'étreinte, l'un dans l'autre perdus, oh ! qu'il fut doux le long cheminement, elle allait devant, il la rattrapait, de nouveau elle s'échappait, jusqu'à ce qu'ils n'aient plus qu'un corps.

L'heure a passé tandis qu'il écrivait. Et soudain il entend son pas sur le gravier. Ce tressaut dans la poitrine. Sa silhouette traverse l'empan de la fenêtre, elle toque, elle entre, elle est devant lui. Des oiseaux effarés s'envolent soudain de ses yeux. Il pressent à son silence la gravité de l'instant. Il fouille en lui, croit deviner l'aveu. Il chavire. Elle fait les deux pas qui les séparent, jette les bras autour de son cou, enfouit la tête dans le creux de son épaule. Des sanglots éclatent, la secouent. Il s'appuie contre elle avec tendresse. Les pleurs encore. Alors il murmure à son oreille Mon Lou, mon Lou. Elle se reprend, elle se recule un peu. Ses joues dégoulinent. Il pense. Ce qu'elle est belle, cette femme. Elle trouve la force d'articuler mais c'est comme si sa voix se démantibulait, elle lâche les mots l'un après l'autre : Tout ce qui était pour nous, nous l'avons eu. Dix mots, rien que ces dix mots, onze syllabes. Qu'elle est allée chercher dans ce livre qu'ils aiment plus que tout, qui est leur livre, le livre de leur amour. Il la regarde d'abord sans comprendre, un œil puis l'autre. Les deux sont noyés. Il se tait. Il ne peut rien dire. Elle le regarde éperdue de douleur. Et puis elle mord sa lèvre. Elle a un pauvre sourire. Elle s'écarte, elle prend ses mains, fait un pas en arrière, un autre, un autre encore, elle ouvre la porte sans le quitter des yeux, elle part à reculons pour le voir jusqu'au bout. *Ô mes amours de ce temps-là. Jamais les mortes ne reviennent. Elles dorment dans les lilas... Les jours s'en vont et les semaines. Ô mes amours priez pour moi !*



Le docteur lui a dit On va passer à la morphine, vous ne souffrirez pas. Il a souri. Il flotte dans sa veste de pyjama. Il se sent bien, calme. Tout à l'heure, ses garçons seront là. Ils font la route ensemble. Oh, il n'y a pas si loin ! Et puis ils n'ont jamais perdu l'habitude de la faire. Deux fois l'an pour le plus grand, avec le petit ce n'est pas si commode. Le cadet vient dès qu'il peut. La dernière fois il lui a dit pour... ce qui

s'annonçait... Le petit s'est effondré et c'est lui qui l'a consolé. Il lui a donné un petit livre qu'il a écrit rien que pour lui, *Fiston*. Le petit était terriblement ému. Rien que pour moi ? il a demandé.

C'est à lui, le petit, qu'il a demandé de lui envoyer le message. Qu'est-ce que j'écris ? Il lui a dicté Je crois qu'il faudrait que tu viennes... si tu peux. Il a dicté même les points de suspension. Et c'est tout ? a demandé le petit, Tu crois qu'elle va comprendre ? Je sais qu'elle va comprendre, elle a toujours compris ce que j'avais à lui dire.

Et maintenant il est seul. Il ne bouge plus. Il ne commande plus les jambes, alors il reste comme il est : dans le lit de tout son long. Il fait effort vers le MP3 posé sur la table de nuit. La garde-malade entre à ce moment, elle lui sourit Vous voulez l'entendre, c'est ça ? Il hoche imperceptiblement la tête. Elle dit Elle est belle cette chanson d'amour... *Ne le dis à personne J'en fais souvent des tonnes...* Ça va aller ? demande-t-elle.

À ce moment on ouvre la porte. Entre une jeune femme, un homme est près d'elle, il voit le vieil homme lui sourire, il sourit, il reste dans le couloir. Il tient une petite fille dans ses bras. La jeune femme s'approche du lit. Il la regarde de tous ses yeux. Il peine à dire Tu es venue... Elle pleure déjà. *Quand il est, quand il est près de moi, Je suis fou de lui...* Elle a posé la tête contre sa poitrine et la main sur son cou. Il ferme les yeux, elle est venue... *Puisqu'il Me fait sans rien me faire Me défait les yeux ouverts...* Oui, tout cela ils l'avaient fait. Ils s'étaient aimés au-delà du raisonnable. Ils avaient tellement parlé ensemble, rêvé ! Il fait un effort terrible pour dire encore Merci. Elle relève la tête, le noir de ses yeux coule sur ses joues. Il glisse le doigt sur sa joue. Est-ce qu'il sourit ? Elle étire le cou et vient poser ses lèvres sur les siennes. Il sent sa chaleur, il la sent trembler avec une ferveur intacte, comme elle tremblait ces années-là. Elle dit Je suis là, je ne t'ai jamais quitté. Elle le dévisage et l'embrasse encore. Elle dit La petite sait qui tu es. Il essaie de regarder vers le couloir. S'arrête dans son geste. *J'ai envie j'ai envie de partir avec lui À personne ne le dis...*

jacques bertin



Alors, voilà.

Un an déjà qu'elle est là, mon adorée. C'est le rire de son papa dans le téléphone qui m'a prévenu. Enfin, je ne dis pas tout à fait la vérité. Il ne savait pas encore que ce serait elle. Je l'ai appris à l'automne que ce serait elle, mon adorée. Mais je suis un peu rétif au modernisme

et, sur l'écran de mon portable, l'échographie était si petite pour une si grande nouvelle!... Et, encore après, j'ai appris comment la nommer, mon adorée. Son papa m'a dit Ce sera un palindrome, son prénom. En effet, l'amour des mots nous est venu par Perec. Je l'ai fait rouler dans ma bouche, le prénom de mon adorée. D'avant en arrière, Aziza, et d'arrière en avant, Aziza, comme une cabriole. Et quand il rebondissait dans mes oreilles, j'entendais déjà son rire.

*Et de très loin je vous souhaite Une maison sans rideau Un ange lus de dentelle À la robe de vos amours La rivière comme une traîne Comme dans ses jardins la Seine Restez comme vous étiez...*

Un jour son papa m'a dit Je dois lui faire peur, tu sais, avec ma grosse voix. Quand je m'approche du ventre de sa maman pour lui parler, elle change de côté! Mais moi, d'un côté ou de l'autre, son prénom riait, toujours aussi léger et clair, quand je le roulais dans ma bouche.

Elle a passé l'hiver au chaud, mon adorée. Quand le printemps est arrivé, elle s'est ébrouée et, tranquillement, elle s'est décidée. Et la voici. Sur la photo, elle semble tenir tout entière dans la main de son papa. Quand la photographe a poussé la porte de la chambre, à la maternité, elle a attendu le moment magique d'un sourire aux anges. Mais c'est son premier chagrin qui est venu. Je souris. Je sais bien que le baiser de son papa la consolera.

*Puis les genêts couchés du soleil Où dévalent des routes bleues Et sur vos yeux cette chaleur... Votre amour*

*dans ses bras vous prenne Et votre vie il la retienne*

*Comme au vent un chapeau de papier...*

La première fois que je l'ai vue, mon adorée, il faisait grand jour dans ma vie. Son papa l'a mise dans mes bras et voyez comme elle a tout de suite trouvé sa place au creux de mon coude. Elle ne soupire pas, elle ne pleure pas, elle dort paisiblement.

Je la regarde tout à mon aise, mon adorée. Ce qu'elle est belle ! Un morceau de jour. On est dans les premiers élans d'avril, quand la terre sort de sa torpeur, qu'un soleil hésitant troue les petites pluies qui se cabrent sur les toits. Je lui parle doucement tandis qu'elle dort. Je lui dis de ces choses que disent les grands-pères quand ils prennent leur petite voix pointue. Je lui parle du monde, des splendeurs du monde qu'elle va découvrir. Je lui parle de l'amour, qui est plus grand que nous. Et sans doute les mots cheminent mystérieusement en elle, qui pourtant ne les possède pas, car quand elle entend Tu verras comme c'est beau !, elle me sourit, mon adorée.

Ce sourire dure toute une vie : trois mois, trois semaines et trois jours...

*Moi dans mes amours je vous emporte Comme une*

*photo qu'on regarde Quand on est seul dans les cafés*

*Rappelez-vous, je me rappelle, Quand vous étiez sous le*

*toit d'ombre La rue ouverte de l'été...*

Voilà, quoi...

*"Je me souviens de la bohème", F.Carco/F. Lemaire*

*"Mélodie à personne", Daphné*

*"À celle que je ne verrai plus", J. Bertin*



*Cette nouvelle est sans rapport avec le roman éponyme publié en 2020 (E.P.V.)*

Méline L.

« L'homme à la moto »



Je n'aurais jamais pensé qu'un jour je me serais mise dans un tel pétrin. Je croyais que tout cela était terminé depuis longtemps. Mais je me trompais. Le passé m'a rattrapée, gîflée en pleine figure.

Je ne sais combien de temps ça a duré. Dans ma tête, une éternité en enfer. Pourtant, il arrive des moments de répit et de douceur en pleine obscurité.

J'avais dû boire plus que de raison. Mon esprit à la dérive, je me suis assise à l'arrière de la voiture. Je voyais défiler les lampadaires et j'apercevais de temps à autre le ciel étoilé. Je ne faisais pas attention à la route. J'ai dû m'endormir, puis j'ai senti la voiture ralentir. J'aperçus mon visage dans le rétroviseur : j'étais d'une pâleur extrême que mon fond de teint beige masquait avec difficulté, mes yeux étaient voilés d'un trait de crayon noir, le mascara rehaussant mes cils qui découvraient mon regard désespéré. Enfin, un rouge à lèvres dessinait mes lèvres figées. Je les suivais sans prêter attention à leurs paroles, seuls quelques mots me parvenaient : "la trentaine", "accident", "moto".

J'étais tétanisée devant ce corps, jeune et beau. Sa ressemblance avec mon ex était déconcertante. La même finesse de corps, les mêmes yeux marron, des cheveux brun foncé... Je ne pus m'empêcher de regarder ses jambes, atrophiées. J'ai senti son regard sur moi. Il m'a dit de le suivre avec une

infinie tendresse dans la voix. Je jetai un regard vers l'autre, qui ne prononça aucun mot, seulement un assentiment de la tête. Une fois qu'il se fut glissé sous les draps, je rentrai dans sa chambre.

Je me décidai avec lenteur. Il me demanda de tourner sur moi-même. "Tu es belle. Viens, allonge-toi contre moi. Je ne te ferai rien, on n'est pas obligés de faire quoi que ce soit. Je veux juste passer une nuit dans les bras d'une femme. Parle-moi de toi."

C'est la première fois, je crois, que je me suis autant abandonnée dans les bras d'un homme par consentement. Tandis que je lui racontais mon histoire, il ne me quittait pas des yeux et me caressait tendrement. Lorsqu'il m'arrivait de pleurer, il me consolait et me baisait le front. Je finis par lui avouer que j'étais triste pour lui, que j'avais de la pitié.

"J'ai plutôt pitié de toi. Tu es douce et intelligente. Comment se fait-il que tu fasses ce genre de chose ?

- Je n'ai plus le choix. J'ai peur de lui.

- J'aimerais pouvoir t'aider.

- Personne ne le peut.

- Je voudrais t'embrasser.

- Il veut que personne ne m'embrasse sur la bouche.

- Il n'est pas là. C'est toi qui décides cette nuit.

- Je voudrais te donner du plaisir. Dis-moi comment faire.

- Tu sais ce qu'on va faire ? Pour ne pas que tu aies d'ennuis, on va faire semblant.

Nous nous amusâmes à me décoiffer, puis je me rendis dans le salon. Je me montrai ainsi, nue et haletante, devant l'autre. Satisfait, il me fit signe que je pouvais retourner auprès de mon client, ce que je fis sans rechigner.

- Ça a marché ?

- Oui.

- Maintenant, on va être tranquilles. Rejoins-moi.

À partir de ce moment-là, il me fit l'amour à sa manière. C'était si doux

et tendre que je ne pus m'empêcher de laisser couler une larme. Il me murmurait des mots délicats, me berçait de ses bras, caressait mon corps... Il voulut savoir mon vrai prénom, que je lui confiai. En retour, il me chuchota le sien.

- Pense à moi à chaque fois que tu le feras.

- Merci.

- C'est à moi de te remercier. Tu as été douce et prévenante. Tu m'as fait oublier pour quelques heures mon handicap. C'est un merveilleux cadeau que tu m'as fait. Si jamais un jour tu as besoin, je serai là pour toi.

Il a tenu sa promesse. Six mois plus tard, lorsque j'ai porté plainte, il est venu me soutenir. Même si nous ne nous sommes plus jamais vus, je garde en mémoire cet instant où l'on m'a apporté de la lumière dans une période sombre de ma vie.



Hervé GOUZERH

« Fermer les yeux »



Cabane piteuse

chaussettes humides dans le sac propre

hobereau impavide

une seule bicyclette

peur d'être sans toit sans toi sous la pluie

un frère qui noircit les calques d'un pharaon

souvenir lové dans un port imprécis

chagrin minutieux

le patriarche dans une voiture souple

une queue de poisson au figuré

une deux-chevaux de guerre vert pâle comme la mort

il pile fait face une suée dans les rides

je me demande si la pente n'est pas trop raide

où bivouaquer où bivouaquer

ça me revient sur le plan des traits au crayon très veloutés

ça me rappelle des trucs une grande chapelle  
fébrile blanche à pleurer au-dedans  
des corridors carrelés où claquent les pas  
de l'adolescent défait  
par pitié une once de pitié

je ne te parle pas de l'ambiance  
l'ambiance ne se décrit pas en général  
d'ailleurs la liesse ou le chaos est indescriptible  
la plupart du temps  
"Ces mains bonnes à tout même à prendre les armes... ces yeux qui te regardent et la nuit et le jour... ces rivages perdus vers lesquels tu t'acharnes... et qui seront à toi lorsque tu fermeras les yeux de l'oppression."



Richard QUESNEAU

«Envoyée spéciale»

---

### *Pittsburg - Janvier 1885*

---

À la lecture d'un article du *Pittsburg Dispatch*, répondant avec un humour sexiste à un soi-disant "Père anxieux" qui voulait se débarrasser de ses cinq filles, mon sang ne fit qu'un tour. J'écrivis à Georges Madden, son rédacteur en chef.

Je rappelai "que les filles méritent de trouver un travail leur permettant de payer les mesures qu'elles nomment leur foyer, qu'elles s'éreintent de 7h à 18h pour un salaire qui ne paie pas leur nourriture et à peine leur loyer et quelques vêtements et qu'elles sont souvent plus intelligentes et meilleures élèves que les garçons." Je signai : "L'orpheline solitaire".

Il souhaita me rencontrer. Je le croyais vieux, il était jeune et publia ma lettre.

Quelque temps plus tard, après un article sur la famille, le divorce et les enfants, il me proposa, pour 5\$ par semaine d'écrire pour son journal. À 21 ans, je débutais une carrière de journaliste, la première pour une femme dans le monde de la grande presse des États-Unis d'Amérique.

Pour protéger ma famille des critiques je dus adopter un nom de plume.

Mon premier reportage dans une conserverie, renforcé par des photographies, dénonça les conditions déplorables de vie des femmes au travail, leurs contrats iniques, le manque de sécurité, l'abus des employeurs. Ceux-ci ne me pardonnèrent pas son succès et firent



pression sur les miens. Je convainquis ma direction d'y résister.

Ensuite, me faisant embaucher dans une tréfilerie, j'inaugurai, en quelque sorte, mon journalisme d'investigation.

Résultat: malgré une année d'articles à succès, je fus reléguée à la rubrique théâtrale.

Je n'avais pas l'âme de "journaliste de boudoir", de rédactrice politique, ou de chroniqueuse spirituelle.

### *Hiver 1886*

Je partis découvrir le Mexique comme correspondante à l'étranger. La société m'interdisant de voyager seule, ma mère m'accompagna.



Six mois durant, de El Paso à Mexico, en passant par Veracruz et Guadalupe, j'envoyai des récits de voyage pleins de fleurs et de soleil aux lecteurs frigorifiés de Pennsylvanie. Je leur racontais les cow-boys coiffés de larges sombreros, leur addiction à la loterie, leurs caval-

cadés époustoufflantes, les combats de taureaux.

Mais j'avais aussi vu les femmes tirer la charrue sous le regard de leurs maîtres qui fumaient, assis sur la barrière.

Je découvris par ailleurs que la presse y était traitée comme sous une monarchie.

Organes de propagande, les journaux de la capitale ne valaient même pas d'être utilisés pour emballer les courses et les journalistes pouvaient être jetés en prison dans des geôles immondes.

Le président Diaz n'avait cure de la Constitution mexicaine qui faisait illusion auprès des Américains.

Après une perquisition de ma chambre par la police, qui recherchait des,



articles compromettants, nous quittons hâtivement le pays en train, devant notre expulsion.

À Pittsburg, j'achevai mes articles sur l'extrême pauvreté des huit millions d'Indiens réduits à se taire au risque de vivre un enfer.

Mon premier livre "Six Months in Mexico" paraîtra deux ans plus tard.

### *Mai 1887*

Enorgueillie par cette expérience, j'étais décidée à trouver un poste dans les plus prestigieuses rédactions. Mais on me refusa tout entretien d'embauche. J'interviewai les rédacteurs en chef du *World*, du *Herald* et de la *Tribune* sur leur opinion à propos des femmes dans la carrière de journaliste. Flattés de m'éclairer on m'expliqua que nous étions "trop délicates pour relater des scandales", qu'un homme "était plus polyvalent" et que notre présence "les empêchait de fumer le cigare". Sans travail je vendis péniblement mon article pour survivre.

### *Été 1887*

Alarmée par des témoignages dans le *Harper's Weekly*, à propos de l'accueil des femmes à l'asile de Blackwell, démentis par un journaliste complaisant, j'écrivis un texte traitant de la précarité des femmes dans la société. J'avais enquêté dans le foyer de bienfaisance de la *New-York Magdalen Society*, destinée à sensibiliser la conscience publique des femmes "en marge de la moralité". Le *New York World* refusa mon article, mais me paya 25\$ pour ne pas le publier ailleurs.

Résolue à obtenir un poste dans ce journal, j'ai dû beaucoup insister auprès de son propriétaire Joseph Pulitzer.

Il eut l'idée, sans doute pour tester mes capacités, de ma première mission pour son journal: pénétrer dans l'asile de Blackswell's Island réservé aux

aliénées et y observer les pratiques psychiatriques de l'époque. Seule une femme pouvait envisager cette infiltration.

J'ai donc appris à faire la folle.

Après une nuit devant mon miroir, je me signalai dans une pension de famille



de la Seconde Avenue, ne dormant pas et répétant à qui voulait m'entendre, que j'avais égaré mes meilleurs amis, "des troncs d'arbre". La propriétaire informa la police de mon comportement. Sous le nom de Nelly Brown je passai devant le juge Duffy à la salle d'audience de la Police du Marché d'Essex, attirant l'attention du *New York Sun* qui titra "Qui est cette fille folle ?"

### *Septembre 1887*

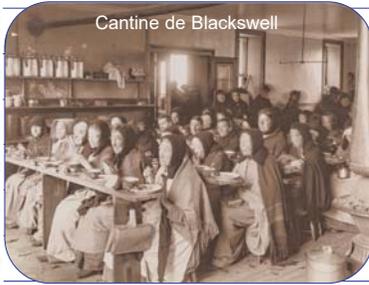
Je fus envoyée à l'Hôpital Bellevue pour plus ample "évaluation".

Je rejoignis cette institution spécialisée, avec des pauvresses rendues obéissantes au motif que, selon Miss Scott : "Quand on vit de la charité, on ne fait pas de caprice". Dès ce jour, en leur compagnie, je fis connaissance avec le froid et la faim. Le lendemain, dimanche 25 septembre, le docteur Warden, O'Rourke et les aliénistes se concertèrent et décidèrent que je devais prendre le bateau pour rejoindre sur l'East River les pavillons de Blackswell. Comme d'autres femmes, certaines malades et d'autres saines d'esprit, je fus



condamnée à une incarcération sans limite précise à l'île des indigentes.

Sans être coupables de rien, on nous mettait, peut-être à vie, en prison.



Cantine de Blackswell

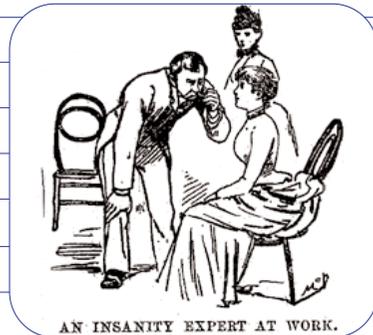
Ce jour-là nous fîmes cinq à débarquer du ferry; en passant devant la cuisine la puanteur nous prit à la gorge,

Dans la zone de tri du hall 6, les chambres, la nourriture infecte, tout était encore plus froid. Lors des bains forcés, toutes, successivement, dans une

seule et même baignoire d'eau glacée, nous avions la chair de poule, nos lèvres viraient au bleu, nos dents claquaient. Le personnel y révéla rapidement sa brutalité, voire son sadisme envers les plus fragiles. Des ordres absurdes terrorisaient les plus influençables, les plus impressionnables.

Les infirmières ignares proposaient des amants pour la nuit, en vue de nous "tenir chaud". Les enfants nés à l'asile étaient vendus de 50 à 500\$ (les garçons mieux que les filles) ou mouraient avant adoption.

Pendant tout mon séjour j'observais et je notais, l'incompétence des docteurs, leurs menaces d'attouchement ou de viol, leurs abus de la prescription de laudanum et des injections de morphine ou de chloral pour faire taire les indociles.



Certaines avaient été rejetées par leurs proches, spoliées par un membre masculin de leur famille, ou simplement ne parlaient pas anglais. Une d'entre elles, qui avait sollicité un asile le temps de trouver un travail, s'était retrouvée parmi les malades.

Elles devenaient folles à force de ne pas être écoutées, de devoir rester assises de 6h à 20 heures sur un banc, silencieuses, sans bouger.

Celles qui étaient en bonne santé tombaient rapidement malades; affaiblies par la faim elles résistaient moins.

— Les plus récalcitrantes étaient exilées, rasées, au Pavillon des Encordées, où elles étaient littéralement attachées en groupe par une longue corde.

— Le bâtiment de la Retraite, destiné aux démentes totales, avait la pire réputation des lieux : pensionnaires affamées, hurlantes... suicides pour échapper à leur situation. Le Lodge était réservé aux plus violentes. Je renonçai à accéder à ces lieux.

— Mon cas n'étant pas jugé trop sévère, grâce à l'attention du docteur Ingram, je fus transférée dans le Hall 7. Là, dans la blanchisserie ou les ateliers de brosse et de tapis, nous étions exploitées, mais nous ne risquions plus de mourir d'en-

Atelier de paniers à Blackswell



nui. Sans doute à cause de l'hiver, nous n'avons pas pu profiter du manège. Nos seules distractions ; une chorale, jouer du piano et, par tous les temps, la promenade quotidienne obligatoire, en rangs sous la férule du personnel dans les jardins où couraient des troupeaux de rats.



Le Bal des Folles  
6 novembre 1865 - Herald Weekly

Le "Bal Annuel des Folles", rapporté dans la presse après ma naissance, se déroulait en novembre.

Mes seuls contacts avec l'extérieur y étaient de rares parloirs.

Néanmoins, après dix jours d'asile, à bout de résistance psychologique, aidée par un avocat du journal j'obtins ma

libération. Je rentrai libre à Manhattan.

— Mon témoignage dans les colonnes du journal amena la ville de New York à porter l'affaire devant le Grand Jury.

— Soutenue par Belva Ann Lockwood, la première femme membre de la Cour Suprême des États-Unis, je révélai le comportement expéditif des juges, la négligence des médecins, la collusion entre les commanditaires privés et

publics. L'audience démontra l'incurie du directeur et les mensonges du magazine *Harper's New Monthly* prétendant que l'on pêchait des homards et des poissons dans l'East River et qu'on y cultivait des tomates. Rien n'avait changé depuis la visite de Charles Dickens dans cet asile en 1842.

La direction de l'établissement avait été prévenue de l'enquête à venir. En deux semaines, elle améliora la literie et les menus pour la visite qu'elle attendait. Elle ne put cependant éviter le témoignage accablant de mon amie Annie Neville qui avait séjourné avec moi pour simple indigence.

L'affaire aboutit finalement à allouer un supplément de 850 000 \$ à la Commission de Surveillance des Œuvres de Bienfaisance, doublant presque son budget.

Après un ultime reportage clandestin, déguisée, dans l'entourage du narco-trafiquant Edward Phelps, je décidai de réaliser un rêve de jeunesse : faire un Tour du Monde plus rapide que celui de Phileas Fogg.

### *Novembre 1889*



Je me lançai dans l'aventure "la plus agréable qui soit" avec comme objectif de le boucler en 75 jours.

Je partis de New York le 14, j'avais un rendez-vous à Amiens le 22 pour y rencontrer Jules Verne.

Elizabeth Bisland tentait la même aventure pour le *Cosmopolitan* en sens inverse.

Par bateaux à vapeur et par trains, mon voyage, suivi grâce au télégraphe, aux câbles sous-marins et malgré quelques retards de la voie postale, fut le feuilleton le plus populaire de cet hiver-là.

### *25 Janvier 1890*

De retour à Jersey City avec mon petit singe de Hong-Kong, j'avais bouclé Le Tour du Monde en 72 jours, 6h et 11'.

Après mon mariage en 1895, je me suis éloignée de ma carrière de journaliste. Puis suite aux malversations du directeur de mon usine, j'écrivis à nouveau pour le *New York Evening Journal* comme correspondante de guerre lors de la Première Guerre mondiale, à l'Est, sur le front russe, dans les tranchées. J'avais alors repris mon pseudonyme.

De retour au pays j'ai consacré mes articles au monde ouvrier et au droit des femmes.

### *Saint Mark Hospital - New-York le 27 janvier 1922*



Je viens de vous quitter, je vous laisse mes livres, témoins de mes reportages où, comme je l'ai confié: "Je n'ai jamais écrit un mot qui ne vienne pas de mon cœur. Et je ne le ferai jamais."

Ah, j'allais oublier!

Née en 1864 dans le comté d'Armstrong, en Pennsylvanie, je m'appelais Elizabeth Jane Cochrane. J'avais pris comme nom de plume le titre d'une œuvre de Stephen Foster, le "père de la musique américaine", dont la chanson "Nellie Bly" ne me quitte pas depuis cette date.

*Nellie Bly*

*France 1922 - Le quotidien Paris-Midi titrait: "La femme doit-elle écrire dans les journaux?"*

**Tendays in a Mad-House:** <https://digital.library.upenn.edu/women/bly/madhouse/madhouse.html>

**Le Tour du Monde en 72 jours:** <https://www.youtube.com/watch?v=8lNSrn1dt0>

<https://www.youtube.com/watch?v=0UvsHYI7VF8>

Françoise DANEL  
« Besoin de personne »

En 1968, l'archaïsme patriarcal est chancelant, un vent de jeunesse souffle sur les mentalités et, des villes aux campagnes, la jeunesse veut s'émanciper des carcans moralisateurs. J'ai douze ans. Tout cela m'importe peu. Je sors à peine de l'enfance. Ma première année de collège a été perturbée par les grèves : je n'aurais pas imaginé que Mme Lafront, prof de français, et que M. Fontaine, prof de maths, puissent être de dangereux révolutionnaires...



En 1972, je suis au lycée. Je porte des jeans, je fume des gauloises bleues, je noircis mes yeux de khôl... et je rends à temps mes dissertations sans rechigner. Les garçons de ma classe ne sont que des blancs-becs inexpérimentés. Je rêve d'amour, de bras solides. Je m'invente des histoires torrides. Je n'ai besoin de personne.

Enfin! Enfin, il arrive! En novembre, il vient remplacer la prof d'anglais enceinte. Il s'appelle Éric, on peut même l'appeler par son prénom! Il est jeune et beau. La langue de Shakespeare va être très attrayante... Mon cœur chavire. Rien ni personne ne me raisonne. Qu'il conseille des livres ou des disques, je lis tout, j'écoute tout. Je prends tout : sa parole est évangile. Juste avant les vacances, en décembre, à la sortie du lycée, je le suis. Il le sent. Je le sais. Ce jeu du chat et de la souris dure jusqu'à ce qu'il entre dans un café. J'hésite. Il me fait signe, commande un thé et un chocolat. J'entre tout en me disant que je perds la tête... du temps, mon train part dans 35 minutes. Je bafouille, je le remercie.

« Je, je... ne vous suivais pas, j'allais chez ma tante... »

« Oui, je sais. »

En y réfléchissant, c'était n'importe quoi cette réponse. Il ne connaissait pas ma famille !

Il prend ma main. Je rougis. Il dépose un baiser sur ma joue. Si je n'étais assise, je défaillerais. Je l'ai conquis, c'est exquis ! On a siroté nos boissons, on a beaucoup ri et mon train est parti. Sans moi, évidemment. Il m'a reconduite.

Il m'a offert sa vie, ses nuits. J'ai tout pris.

Au lycée, je le regarde à peine. Nous sommes discrets même si je voudrais crier mon amour au monde entier et ne pas me cacher. En classe, je le défie. Il me punit. J'obtiens le soutien de mes pairs qui le trouvent injuste. S'ils savaient...

J'ai choisi mon chemin. Avec lui, rien n'est gris. Tout me sourit. Ma vie est merveilleuse. Les astres sont tous alignés !

Ma mère se doute de quelque chose. Une amourette ? Elle ne sait comment aborder le sujet. Elle craint une grossesse non désirée. Alors elle contourne le sujet et me parle d'une lointaine cousine, obligée d'arrêter ses études. Je la rassure de mon mieux. Je n'ai besoin de personne.



Au fil des semaines, la passion s'intensifie. Le printemps, pour beaucoup synonyme de renouveau, n'est que le signe avant-coureur du déclin de notre liaison. Il n'est plus si empressé. Il doit rencontrer un collègue ou se rendre à une réunion. Je l'attends. Je serre les dents. Je n'ai besoin de personne.

Le 10 avril, à la fin du cours, il annonce le retour de la prof titulaire. C'est son dernier jour ! Il ne m'avait rien dit... Je cherche son regard. Il ne se défile pas et s'adresse à moi.

« Nathalie, peux-tu rester quelques minutes ? J'ai quelque chose à te rendre. »

« Oui, bien sûr. J'ai quelques minutes. » J'ai même quelques heures, quelques jours, quelques années, toute la vie s'il le veut. Qu'a-t-il à me rendre ?

« Nathalie, je sais. J'aurais pu te le dire avant mais je craignais que tu le prennes mal. Je pars. Je te rends ta liberté. »

« Et nous ? »

« Euh, ce fut une belle parenthèse. Je t'apprécie beaucoup. Tu es jeune. Tu rencontreras quelqu'un de bien, c'est sûr. »

« Mais c'est toi que j'aime ! »

« Écoute, arrête de faire l'enfant. Tu auras tout juste seize ans, j'en ai dix de plus que toi. Je suis ton professeur et je ne veux pas me retrouver avec un procès pour détournement de mineure. Je pars. C'est fini. »

Il est parti. Il me renie. Je pleure. Je n'ai besoin de personne.

Les jours se suivent, monotones. Je n'ai besoin de personne.

J'excelle dans toutes les matières, sauf en anglais. Je n'aime plus l'anglais.

Les jours se suivent, monotones. Je n'ai besoin de personne.

« Il faut sortir un peu, voir des amis », me dit ma mère. Si elle savait.

Je ne veux pas qu'on me raisonne. Je n'ai besoin de personne.



Christelle MATHIEU

« Victoire »



*Ne me quitte pas*

*Il faut oublier*

*Tout peut s'oublier*

*Qui s'enfuit déjà*

*Oublier le temps*

*Des malentendus*

*Et le temps perdu...*

T'offrir des morceaux de chair.

*Jusqu'après ma mort*

*Pour couvrir ton corps*

*D'or et de lumière...*

Laisse-moi prendre le thé. Une dernière fois.

*Je me cacherai là*

*À te regarder...*

Caresser le souvenir vague de la douce infusion: verveine ou bergamote.  
Ne souffrir que d'un choix.

*Je ne vais plus pleurer...*

Habiter l'hôtel de ton cœur, le gîte de ta main. Te souffler mes maux.  
Aveugler mes douleurs. L'orchestre de l'amour, cet opéra-comique, occupe  
trois fauteuils: le ridicule, le vide, le rompu.

*Je t'offrirai*

*Des perles de pluie...*

Aujourd'hui, je suis

*L'ombre de ton chien*

Hier, tu disais que j'étais

*Des perles de pluie*

*Venues de pays*

*Où il ne pleut pas.*

Je contemple la mer à la recherche d'un souvenir. Hélas! le royaume de l'océan a emporté ma mémoire. Me noyer ?



*Tout ça m'est bien égal...*

J'ai retrouvé au pied d'une falaise, des blocs de rêveries érodées.

*C'est payé, balayé, oublié*

*Je me fous du passé...*

Je conduirai mes pas sur la parole de nos vieux espoirs. Je ne jure de rien. J'entends seulement les flots immémoriaux de la mer dans laquelle tu as plongé tes promesses.

La fureur des vagues se moque. Le cri des mouettes, rauque, semblable à des ricanements, m'agite.

Je suis le vent. Le vent tempétueux, qui se déchire dans un ciel nuageux, m'obsède jour et nuit.

*Padam... padam... padam...*

*Il me fait le coup du souviens-toi*

J'ai comme un arrière-goût de poissons pourris, des relents amers.

*Laisse-moi devenir*

*L'ombre de ton ombre...*

La douleur, un terrible assommoir. Je me laisse enlacer par la résignation. La souffrance m'absorbe.

Piégée. Le cœur dans le vide, à l'abandon. À en oublier le parfum du jasmin.

J'ai donné mon âme au diable.

*Et se relever*

*Comme on renaît de ses cendres...*

Réinventer le bonheur. Ressusciter le jour douteux. Relever les yeux. Faire disparaître la série d'éclairs qui encombre le ciel. Escroquer l'orage. Être dans les nuages.

*Savoir sourire*

*À une inconnue qui passe...*

Apparaît un homme inconnu. Magie du coup de foudre.

Je suis baignée d'une lueur rose. Mon ciel s'est éclairci.

Une apothéose.

*Quand il me prend dans ses bras*

*Qu'il me parle tout bas*

*Je vois la vie en rose...*



Une autre étreinte. Du sirop d'érable à l'infusion, un peu de miel. Agapes, sucrées, couchés dans le lit de sa chambre. Une peau plus claire. Un esprit clairvoyant. Des baisers plus fougueux. Je joue avec ses cheveux gris, ses mèches blanches.

Il rit et ne cesse de dire Quelle légèreté, quelle légèreté. J'ose lui avouer que cette légèreté, je la vois même dans les années à venir.

*Il est entré dans mon cœur...*

Entre. Entre. Préparer de bonnes grillades. Rallumer les fourneaux. Dresser la table. Et pour faciliter la tâche, placer les couverts selon l'ordre où ils seront utilisés : couteaux à droite (tranchant tourné vers l'assiette), fourchettes à gauche.

*Des mots de tous les jours...*

Il porte le tablier comme un chef.

- Fais un nœud mais ne serre pas trop.

l'épie ses gestes. Il m'embrasse avant de découper le chou. Il m'embrasse avant de plonger dans une casserole d'eau la belle de Morteau.

Méfie-toi, me dit-on, il est en train de t'enfumer.

*N'en garder aucune trace*

*Sinon celle du plaisir...*

Je quitte la cuisine, puis traverse la salle à manger. La potée refroidit. Je le sais parce que l'odeur a presque disparu.

Il m'appelle.

Son univers m'est infiniment inconnu. Compas, équerres, sur la table ovale. J'ai la respiration molle. J'envie l'étendue de ses connaissances arithmétiques. Ô combien m'excite sa jubilation incontrôlable du nombre ! Je rêve de plonger dans les lumières de ses calculs millimétrés.

Moi, tout juste capable de regarder les êtres sous l'angle du ciel dont le bleu leur est le plus favorable. Pitoyable, avec ma fausse plume, mon encre pas assez noire, imitant lamentablement le geste de Hugo. Je marche entre toi, entre lui, tremblante, malheureuse comme une enfant attardée. À demi-morte, foudroyée de larmes. Je glisse ma main dans la tienne. C'est un rempart maintenant entre nous. Un feu triste. L'araignée a tissé sa toile. Nous sommes devenus vieux. On ne s'y attendait pas. Pas aussitôt.



Tu remplaces l'ampoule à incandescence. Sans t'en rendre compte, tu baves, comme aux deux premières années de ta vie. À moitié solitaire.

*Avec le temps*

*Avec le temps, va, tout s'en va...*

Nos camarades n'ont plus d'éclats dans leurs yeux. Perte d'énergie. De chaleur humaine. Mais le parfum du jasmin dure toujours. Certes, l'odorat n'y est plus. Il est temps de sortir, de se détacher. Je ne veux pas être en retard. Je ne veux pas empiéter sur une vie qui ne me demande plus rien. Tremper mes lèvres dans un ultime whisky, debout, au comptoir d'un bar. Traîner ma force derrière moi.

Dégager. Sans réclamer. Je suis assise dans mon fauteuil.

*Mes chagrins, mes plaisirs*

*Je n'ai plus besoin d'eux...*

— Laissons courir la bêtise du temps avec ses grosses pattes. Son mécanisme, le donner aux chiens, le jeter aux lions. Je connais les martyrs; ceux qui dépassent la mesure pour piquer, in extremis, de belles années. Je ne veux pas renifler le temps sur une corde à linge. Ça ne vaut pas le coup.

— Je porte en moi des instants de vie qui m'intimident. J'en rougis, froidement. Permettez-moi de ne pas y revenir. Je me demande où mon départ me mènera. Sortir d'un tunnel ou y entrer: peu importe. Être tout à coup dans une lumière; cette lumière-là, qui m'a toujours habitée. Une fenêtre s'ouvre. J'entends ma vie dans un coquillage, comme on écoute la mer.

— Il faudrait prendre le train, exorciser son passé, se pencher à la fenêtre.

— - Peux-tu décrire le paysage?

— Je réponds à la Mort:

— - Euh... oui, je crois.

— Je serre les fesses. Tiens, j'arrive au bout du couloir.

*Quand soudain, semblant crever le ciel*

*Et venant de nulle part*

*Surgit un aigle noir...*



— Je secoue la tête, faisant gicler des gouttes de sueur. La Mort me fait chier. Contre ses coups, contre sa loi, elle m'éloigne. J'entre en éruption, projetant contre moi-même une lave qui me solidifie. En proie à la somnolence, je serre les mâchoires. Aïe aïe aïe...

— Je serre les mâchoires. Le couloir donne sur une pièce immense. Je comprends pour de bon. Un festin m'attend: côtes de bœuf, sole, légumes rôtis, pâtisseries. Je bois une gorgée de vin et m'enfuis précipitamment. Un pivoire me retient. Ses fringues crasseuses et son haleine fétide me donnent la nausée. Il porte sur lui des odeurs de vomissures, de sang aussi. Il me fait peur.

— Je note dans mon petit carnet noir: "Aidez-moi à supporter l'ignominie de sa puanteur". Mais voilà qu'elle m'envoûte avec son parfum métallique. Le pivoire me tend un verre de bourgogne, et beugle:

"Au sang, petite, symbole de la vie!"

Son visage, impassible, me coupe la respiration. J'ai envie de déguerpir. Pourtant je reste. Je ne résiste pas à la faiblesse. Je n'ai pas la peau dure.

Il m'offre une cigarette. Nous fumons. Il me dit qu'il aimerait danser. Il tient à peine sur ses jambes. Il ouvre une énième bouteille, et boit, boit, et danse, et m'entraîne,

*Nous entraîne, écrasés l'un contre l'autre*

*Nous ne formons qu'un seul corps...*

Une étrange fraternité se noue,

*Et nous laisse tous deux épanouis, enivrés et heureux...*

Je ne prévois pas de me raidir en rayonnant. Je tiens à sortir au plus vite de l'autorité de la Mort qui me séduit pour m'achever au mieux.

C'est nul de se laisser emporter de la sorte!

Je lâche le verre de bourgogne. Il se brise. Je me courbe pour entrevoir un rayon de lumière. Le couloir s'obscurcit. Je bascule en arrière avec violence. J'entends "Estelle, Estelle!"

La Mort me poursuit. Je chute, déglutis, la gorge sèche, je tremble de partout. Les mains tendues devant moi, je tâtonne comme une malvoyante. J'ai perdu mon petit carnet noir: fidèle mentor.

Ne plus écrire. Ne plus comprendre le sens de la vie.

Le couloir s'agrandit. Je me relève. Puisqu'il faut bien lutter, se battre contre l'adversaire et achever sa faiblesse. Mon âme a été plus forte que la Mort. Je me relève. Avec fierté. Plus grande, plus lumineuse, luxuriante. L'orage éloigné, des ailes plein le dos. Je me relève.



## Florence KRAMER

### « Keren et moi »



Au fil des ans, des albums et des mélodies, Keren Ann m'accompagne. Pourquoi elle ? Pour son phrasé un peu timide, sa voix modulée, subtile, qui ne force jamais le trait, sa tendresse fêlée. Est-ce qu'on sait jamais pourquoi on a envie de lire tel livre, et pas un autre, dont on nous dit pourtant du bien ? Comment choisit-on ce qui nous chatouille l'oreille ? Je ne sais pas pourquoi elle me touche, je ne sais plus quand ni comment je l'ai entendue pour la première fois. J'admire cette femme, le pouvoir de sa musique incandescente.

Je l'écoute. Elle s'introduit dans ma vie. Pendant ces moments de paix, où je me laisse happer par la musique. Pensées à l'arrêt. Le son m'enveloppe, je m'échappe dans son monde. À force de la fréquenter, elle est devenue cette cousine éloignée, qu'on n'ose pas déranger pour lui dire à quel point on l'admire, si on la voit à une réunion de famille. Une amie d'amie, dont je suis la carrière, au rythme des albums qui sortent, et que j'aperçois, de loin en loin, sur Instagram. Ses mélodies me suffisent. Ses états d'âme, ses douleurs ou ses plaisirs, je n'en sais que ce qu'elle livre à tous, avec sa musique.

Pendant le confinement, elle était là, chaque soir, à 22h. Elle commençait sur son piano ou à la guitare, nous invitait virtuellement chez elle. Puis venait son ami le chanteur Doriand, improviser un duo ou la belle Irène Jacob,



réciter une poésie. J'écoutais chaque mot, chaque note. C'était ma soupape de sécurité, le rempart contre la folie qui guette quand on reste trop longtemps dans le même endroit, sans voir personne. On se retrouvait, après des heures passées à guetter le temps qui passe, à travailler, à faire les courses et à perdre l'envie de tout. "J'espère que vous avez trouvé un peu de sérénité dans votre journée".

— Elle commençait souvent par ces mots. Je réfléchissais. À quel moment ai-je éprouvé de la sérénité aujourd'hui? Précisément au moment où elle avait prononcé ces paroles. Je ne connaissais pas les autres personnes connectées, nous formions un groupe désuni, nous allions vivre un moment avec Keren Ann, à l'écouter faire des blagues, interpréter ses chansons. Nous étions réunis autour d'elle, qui nous charmait, nous soufflait que ces moments ne dureraient pas toujours. Keren Ann forever. J'étais encore plus groupie qu'avant. Je ne sais pas pourquoi, elle ne chantait jamais "midi dans le salon de la duchesse". Et un soir, alors que la fin se profilait, elle a interprété "les jours heureux". La délivrance arrivait.



Une fulgurance, lors de son concert à la Cigale en octobre 2022, le premier depuis la fin du confinement. Concert somptueux de la première à la dernière note, une extravagance maîtrisée, une virtuosité incroyable et une sensibilité à fleur de peau. Le monde a changé, nous sommes de retour dans la musique et la joie. Sa fougue est communicative. On sent qu'elle revit et les sons viennent jouer avec nos entrailles. Nous sommes là. Heureux de l'entendre, heureux de sentir la musique en nous. De partager ces instants de renaissance. Ses chansons se sont transformées, elles sont devenues rugueuses, rythmiques, presque hargneuses. Après cette longue période de claustration, la révolte s'exprime. La mélancolie transcendée par une force nouvelle. Je pensais connaître Keren Ann, mais ce concert dévoilait une autre de ses personnalités.

— Nous étions encore dans l'incertitude. Qui savait si l'épidémie reviendrait, qui savait si on pourrait encore aller au concert, qui savait ce qu'il adviendrait de nous ? Alors nous nous accrochions au présent. Nous voulions ressentir, nous laisser traverser par le rock, la guitare électrique, les sons saturés. Chaque note qu'elle projette vers nous fait ricochet dans nos cœurs. C'est un moment de simultanéité. Je me laisse envahir par les mots dont les saveurs collent à la musique, je ne les entends pas distinctement, je les avale, amalgamés aux riffs. Nous devenons tous Keren Ann. Nous sommes sur scène, dans son ombre. Nous chantons avec elle. \_\_\_\_\_

— Certains textes s'impriment dans nos mémoires, ils deviennent un point de repère dans nos vies. Une note, et nous voilà transportés des années en arrière. Nos sentiments, nos hésitations d'alors sont soudain présents avec peut-être une force encore plus marquée que lorsque nous les éprouvions pour la première fois. L'association est immédiate. La musique a le pouvoir d'incarner le passé. Les émotions enfouies reviennent. Plus qu'une mélodie, une incantation, qui se rappelle à nos sens. \_\_\_\_\_

— Une chanson, une ambiance, des paroles presque oubliées, et me revoilà, quinze années en arrière, à échafauder des théories sur la vie, avec une amie. Nous devons être tout à la fois jeunes et stupides pour penser connaître le bonheur et ses arcanes. Nous rêvions. Nous voulions un futur facile, comptions réussir là où les autres échouaient. Keren Ann nous chantait à l'oreille qu'il en irait sans doute autrement. Et comme elle avait raison. Ainsi, les rêves évaporés se sont accrochés à sa mélodie. À première écoute, on pourrait croire que ses chansons sont légères, sans conséquence. Si on ouvre mieux l'oreille, on entend leurs ambiguïtés aigre-douces. \_\_\_\_\_

— Est-ce que la vie ressemble à une chanson de Keren Ann ? Elle nous guide avec habileté vers un paroxysme de douceur pour nous asséner le doute final. Nous nous sommes encore trompés. Nous nous sommes fiés à la mélodie, oubliant le texte, sombre et sans issue. Ou peut-être que mon amie avait mieux que moi décrypté le message. Elle me dit, des années plus tard, que,

cette musique la rendait triste. Était-ce regret de notre jeunesse ? Ou bien parce que nous avons choisi comme bande-son à cette époque des chansons nostalgiques ?

Keren est une amie, une sœur, le compagnon de mes heures noires. Sa musique enlève les brumes de la déception, les pare de son indulgence et de sa douceur. Elle tisse une toile mélodique, un manteau pour lutter contre les tourments. Elle emmêle des sons, elle fabrique des émotions. Dans le silence, elle résonne, elle me convoque. Je repense à son studio, à cette chanson de Bruce Springsteen qu'elle a chantée. Je repense à sa simplicité, à son verre de vin blanc posé sur le piano. Chaque fois que j'entends "Not going anywhere" je replonge dans l'écran de mon téléphone, à la recherche de cette atmosphère qu'elle avait créée. Elle est repartie dans sa réserve. Dans le silence, sans doute écrit-elle de nouvelles chansons.



"Lay your head down, in my arms", c'est ce que j'ai envie de te dire, ce soir. Si tu voulais te reposer sur moi, légèrement ? J'enfouirais tes peines et tes désirs dans la chaleur de mon corps. Tu peux te blottir, redevenir un petit qui doute. Les mots de Keren Ann sont les miens. Elle dit que l'amour est réconfort, que l'amour est une lutte, et que, dans le noir, nous serons deux. Nous changeons les rôles. Ce n'est pas toi qui me protèges, mais le contraire. Tu verras que je suis forte, que les désastres ne me font pas peur. Que je peux t'accueillir. Le temps d'une chanson. Ou un peu plus longtemps. Cet abandon, je le chérirai. Tu peux te confier, je te laisse page blanche. Après le jeu de la séduction, après la confrontation, nous partirons, déploierons nos ailes, échapperons au marasme. Viens poser ton visage sur ma poitrine. Je te caresserai les cheveux. Tu pourrais devenir mon ami. Et, quand tu auras reposé ta fatigue, tu me regarderas et je ne saurai pas ce que tu penses.



David BOWGOSSE

« Rock movie »



C'était à la fin d'un été  
Trois jours de perm pour l'appelé.

On prend la route avec confiance,  
Vers son bel amour de vacances.  
Son but était à Saint-Malo,  
Son sort, une panne en auto.

*Nous voilà raides  
Ticket to ride  
Les Beatles jouaient à Liverpool;  
On pédalait dans la semoule...*

Sa caisse aux mains d'un mécano :  
La suite en stoppant des autos.  
Faute de vous donner des ailes,  
L'amour-passion produit du zèle !

La belle habite Saint-Servan,  
Nous dormirons chez ses parents.  
Les amoureux fuguent aux remparts,  
Je note à peine le rancart.

Sais-tu, je t'emmène partout :  
C'est vrai je t'aime comme un fou !  
*Un jour tu as eu dix-sept ans*  
*Tes cheveux flottaient dans le vent*

Je flâne en rêvant à ma mie,  
Et je suis surpris par la nuit.  
*Le temps a passé doucement*  
*Et déchu le Prince Charmant*  
*Qui s'offrait des voyages*  
*Dans ses nuages*  
Jamais Saint-Malo ne la vit  
Jamais mon pas elle n'y suivit.

Dans les rues mon ombre s'agite :  
En vain, je recherche mon gîte...  
Ici je ne connais personne.  
Silence, seul mon pas résonne...  
*How does it feel*  
*To be on your own*  
*With no direction home*  
*Like a complete unknown*  
*Like a rolling stone ?*

Croirez-vous que trois heures durant

J'erre dans le lotissement...

Las, derrière une porte enfin,

Je trébuche sur mon copain !

*It's been a hard day's night*

*I've been working like dog...*

*It's been a hard day's night !*

Je me refais une santé

Avec le litre du laitier !

*Et Saint-Malo dormait*

*Et Saint-Malo dormait*

*Mes oreilles bourdonnent*

*D'un truc qui me colle encore*

*Au cœur et au corps :*

*Gloria,*

*Gloria,*

*Gloria...*

Pour que la journée soit complète

On s'aventure à bicyclette,

Mangeant chinois à Paramé

Avec des baguettes et du thé.

On sollicite les gendarmes

Afin de propager l'alarme

D'un prompt retour moral en berne

Et en retard à la caserne...

Pendant le long voyage en train

Je m'abandonne à mon destin.

*How does it feel*

*To keep on your own*

*Your good direction home*

*Self - assured as no one*

*No more a rolling stone ?*

Mais depuis je me rends partout

Semant derrière moi des cailloux !

Et quand je regarde en arrière

Ce road movie de ma jeunesse

Quelques couplets encore se pressent

À mon oreille, sourde prière...

Stances au bidasse du récit

À jamais parti hier

Séduire les belles au paradis.



Régine PAQUET

« Cette chanson... »

Depuis 30 ans  
je ne la chantais plus  
celle qui avait accompagné de ma vie les débuts  
dans les brisures de mes désirs se glissant  
tel un amant

Depuis 30 ans  
elle était pour les autres pour ces femmes  
pleines de souffrance à l'âme  
que je croisais si souvent  
sans un amant

Depuis 30 ans  
insignifiante elle dormait  
dans les draps froissés du passé  
attendant le juste moment  
plus un seul amant

Aujourd'hui elle a ressurgi  
à peine la porte ouverte  
et la maison déserte  
à petits pas mais à grands cris  
tambours battants

Elle est là elle ne s'enfuira pas  
cette chanson des jours sonnant le glas  
les mots si familiers de Barbara  
je les fredonne désormais tout bas  
en retrouvant la solitude entre mes bras

